

— Nous te bénissons aussi, Antoine, nous te bénissons.

Les deux sœurs étaient aussi à genoux; tout le monde pleurait.

Il fallut partir. Marguerite et ses filles accompagnèrent Antoine avec son père. En passant sur la place du Vigan le jeune compagnon ne put s'empêcher de tourner la tête du côté de la rue où était sa maison.

— Tu y reviendras, lui dit Marguerite, en l'embrassant.

— Oui, dit Antoine, oui, ma mère.

On traversa le Lude. Vous, mes jeunes amis, qui savez un peu de latin, vous comprenez déjà ce que veut dire le lude; le lude vient de *ludere*, jouer; en cette promenade était l'endroit où les Romains

avaient autrefois établi leurs jeux *ludi*; et dans notre beau pays les souvenirs de Rome vivent à chaque pas. Au bout de la promenade, Marguerite et ses filles quittèrent Antoine comme cela était décidé. La pauvre mère pleurait, embrassait son fils, le quittait et le reprenait pour l'embrasser.

— Tu nous écriras souvent; écris-nous souvent.

Antoine promettait en pleurant aussi; enfin le père Kairuels'interposa et emmena son fils; il le conduisit jusqu'à une lieue de la ville, et le tour de France commença.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

JACQUES I^{er} ET JACQUES II.

Introduction à l'aide de laquelle le lecteur fera connaissance avec les principaux personnages de cette histoire, et avec l'auteur qui l'a écrite.

Je passais en 1850 devant la porte de Chevet, lorsque j'aperçus dans la boutique un Anglais qui tournait et retournait en tous sens une tortue qu'il marchandait

avec l'intention évidente d'en faire aussitôt qu'elle serait devenue sa propriété, une *turtle's soup*.

L'air de résignation profonde avec lequel le pauvre animal se laissait examiner, sans même essayer de se soustraire en rentrant dans son écaille au regard



cruellement gastronomique de son ennemi me toucha. Il me prit une envie soudaine de l'arracher à la marmite, dans laquelle étaient déjà plongées ses pattes de derrière; j'entrai dans le magasin, où j'étais fort connu à cette époque, et faisant un signe de l'œil à Mme Beauvais, je lui demandai si elle m'avait conservé la tortue que j'avais retenue la veille en passant.

Mme Beauvais me comprit avec cette soudaineté d'intelligence qui distingue la classe marchande parisienne et, faisant glisser poliment la bête des mains du marchandeur, elle la remit entre les miennes, en disant avec un accent anglais très-prononcé à notre insulaire qui la regardait la bouche béante: « Pardon, milord, le petite tortue, il être vendue à monsieur depuis cette matin. »

Ah ! me dit en très-bon français le milord improvisé, c'est à vous, monsieur, qu'appartient cette charmante bête ?

Yes, yes, milord, répondit Mme Beauvais.

Eh bien, monsieur, continua-t-il, vous avez là un petit animal qui fera d'excellente soupe ; je n'ai qu'un regret, c'est qu'il soit le seul de son espèce que possède en ce moment madame la marchande.

Nous have la espoir d'en recevoir d'autres demain matin, continua Mme Beauvais.

Demain il sera trop tard, répondit froidement l'Anglais, j'ai arrangé toutes mes affaires pour me brûler la cervelle cette nuit, et je désirais auparavant manger une soupe à la tortue. — En disant ces mots, il me salua et sortit.

Pardieu, me dis-je après un moment de reflexion, c'est bien le moins qu'un aussi galant homme se passe un dernier caprice.

Et je m'élançai hors du magasin, en criant comme Mme Beauvais, milord ! milord ! mais je ne savais pas où milord était passé, il me fut impossible de mettre la main dessus.

Je revins chez moi tout pensif : mon humanité envers une bête était devenue une inhumanité envers un homme. La singulière machine que ce monde, où l'on ne peut faire le bien de l'un, sans faire le mal de l'autre.

Je gagnai la rue de l'Université, je montai mes trois étages et je déposai mon acquisition sur le tapis.

C'était tout bonnement une tortue de l'espèce la plus commune, *testudo lutaria*, sive *aquarum dulcium*, ce qui veut dire selon Linnée chez les anciens, et selon Ray chez les modernes, tortue de marais ou tortue d'eau douce.

Or, la tortue de marais ou la tortue d'eau douce, tient à peu près dans l'ordre social des Chéloniens*, le rang correspondant à celui que tiennent chez nous dans l'ordre civil les commis de l'octroi, et dans l'ordre militaire les soldats du train.

C'était bien du reste le plus singulier corps de tortue qui ait jamais passé les quatre pattes, la tête et la queue par les ouvertures d'une carapace. A peine se sentit-elle sur le plancher qu'elle me donna une preuve de son originalité, en

piquant droit vers la cheminée avec une rapidité qui lui valut à l'instant même le nom de *Gazelle*, et en faisant tous ces efforts pour passer entre les branches du garde cendre afin d'arriver jusqu'au feu dont la lueur l'attirait ; enfin voyant au bout d'une bonne heure que ce qu'elle désirait était impossible, elle prit le parti de s'endormir après avoir préalablement passé sa tête et ses pattes par l'une des ouvertures les plus rapprochées du foyer, choisissant ainsi pour son plaisir particulier une température de cinquante à cinquante-cinq degrés à peu près, ce qui me fit croire que, soit vocation, soit fatalité, elle était destinée à être rôtie un jour ou l'autre, et que je n'avais fait que changer que son mode de cuisson, en la retirant du pot au feu de mon Anglais pour la transporter dans ma chambre. La suite de cette histoire prouvera que je ne m'étais point trompé. Mais n'anticipons point sur les événements.

Comme j'étais obligé de sortir, et que je craignais qu'il n'arrivât malheur à Gazelle, j'appelai mon domestique.

Joseph, lui dis-je lorsqu'il parut, vous prendrez garde à cette bête.

Il s'en approcha avec curiosité. Ah ! tiens, dit-il, c'est une tortue..... ça porte une voiture.

— Oui, je le sais, mais je désire qu'il ne vous prenne jamais l'envie d'en faire l'expérience.

— Oh ! ça ne lui ferait pas de mal, reprit Joseph, qui tenait à déployer devant moi ses connaissances en histoire naturelle ; la diligence de Laon passerait sur son dos qu'elle ne l'écraserait pas. Joseph citait la diligence de Laon parce qu'il était de Soissons.

— Oui, lui dis-je, je crois bien que la grande tortue de mer, la tortue franche**, pourrait porter un pareil poids, mais je doute que celle-ci, qui est de la plus petite espèce...

— Ça ne veut rien dire, reprit Joseph, c'est fort comme un Turc ces petites bêtes-là, et, voyez-vous, une charrette de roulier passerait.....

— C'est bien, c'est bien ; vous lui achèterez de la salade et des escargots.

— Tiens ! des escargots ?.. est-ce qu'elle a mal à la poitrine ? le maître chez lequel j'étais avant d'entrer chez Monsieur, prenait du bouillon d'escargots parce qu'il était physique. — Eh bien ! ça ne l'a pas empêché...

Je sortis sans écouter le reste de l'histoire ; au milieu de l'escalier je m'aperçus que j'avais oublié un mouchoir de poche ;

** Testudo mydas.

* On sait que les reptiles sont divisés en quatre catégories : les chéloniens ou tortues qui occupent le premier rang ; les sauriens ou lézards qui occupent le second ; les ophidiens ou serpents qui occupent le troisième ; enfin les batraciens ou grenouilles qui occupent le quatrième.

Je remontai aussitôt, et trouvai Joseph, qui ne m'avait pas entendu rentrer, faisant l'Apollon du Belvédér, un pied posé sur le dos de Gazelle et l'autre suspendu en l'air, afin que pas un grain des 150 livres que le drôle pesait ne fût perdu pour la pauvre bête.

— Que faites-vous là, imbécile ?

— Je vous l'avais bien dit, Monsieur, répondit Joseph, tout fier de m'avoir prouvé en partie ce qu'il avançait.

— Donnez-moi un mouchoir, et ne touchez jamais à cette bête.

— Voilà, Monsieur, me dit Joseph en m'apportant l'objet demandé... mais il n'y a aucune crainte à avoir pour elle... un wagon passerait dessus...

Je m'enfuis au plus vite, mais je n'avais pas descendu 20 marches que j'entendis Joseph qui fermait ma porte, en marmottant entre ses dents—Pardieu! je sais ce que je dis... et puis d'ailleurs on voit bien à la conformation des animaux qu'un canon chargé à mitraille pourrait... Heureusement le bruit qu'on faisait dans la rue m'empêcha d'entendre la fin de la maudite phrase,

Le soir je rentrai assez tard, comme c'est ma coutume. Aux premiers pas que je fis dans ma chambre, je sentis que quelque chose craquait sous ma botte; je levai vivement le pied, rejetant tout le poids de mon corps sur l'autre jambe: le même craquement se fit entendre de nouveau, je crus que je marchais sur des œufs; je baissai ma bougie... mon tapis était couvert d'escargots.

Joseph m'avait ponctuellement obéi, il avait acheté de la salade et des escargots, avait mis le tout dans un panier, Gazelle par-dessus, et avait posé le panier au milieu de ma chambre; dix minutes après, soit que la température de l'appartement les eût dégoûtés, soit que la peur d'être croqués les eût mis en émoi, toute la caravane s'était mise en route, et elle avait même déjà fait passablement de chemin, ce qui était facile à juger par les traces argentées qu'ils avaient laissées sur les tapis et sur les meubles.

Quant à Gazelle elle était restée au fond du panier contre les parois duquel elle n'avait pu grimper: mais quelques coquilles vides me prouvèrent que la fuite des Israélites n'avait pas été si rapide qu'elle n'eût mis la dent sur quelques-uns avant qu'il eussent eu le temps de traverser la mer Rouge.

Je commençai aussitôt une revue exacte du bataillon qui manœuvrait dans ma chambre, et par lequel je me souciais peu d'être chargé pendant la nuit, puis prenant délicatement de la main droite tous les

promeneurs, je les fit rentrer les uns après les autres dans leur corps de garde, que je tenais de la main gauche, et dont je fermai le couvercle sur eux.

Au bout de cinq minutes je m'aperçus que si je laissais toute cette ménagerie dans ma chambre je courais le risque de ne pas dormir une minute; c'était un bruit comme si on eût enfermé une demi-douzaine de souris dans un sac de noix, Je pris donc le parti de transporter le tout à la cuisine.

Chemin faisant, je songeai qu'au train dont allait Gazelle, je la trouverais morte d'indigestion le lendemain, si je la laissais au milieu d'un magasin de vivres aussi copieux: au même moment, et comme par inspiration, j'avisai dans mon souvenir certain baquet placé dans la cour et dans lequel le restaurateur du rez-de-chaussée mettait dégorger son poisson, cela me parut une si merveilleuse hôtellerie pour une *testudo aquarum dulcium*, que je jugeai inutile de me casser la tête à lui en chercher une autre, et que la tirant de son réfectoire je la portai directement au lieu de sa destination.

Je remontai bien vite et m'endormis, persuadé que j'étais l'homme de France le plus ingénieux en expédiens.

Le lendemain Joseph me réveilla dès le matin.

— Oh! Monsieur, en voilà une farce! me dit-il en se plantant devant mon lit.

— Quelle farce?

— Celle que votre tortue a faite.

— Comment?

— Eh bien! croiriez-vous qu'elle est sortie de votre appartement, ça je ne sais pas comment... quellea descendu les trois étages et qu'elle a été se mettre au frais dans le vivier du restaurateur.

— Imbécile, tu n'as pas deviné que c'était moi qui l'y avais portée.

— Ah bon!... vous avez fait là un beau coup alors.

— Pourquoi cela

— Pourquoi, parce qu'elle a mangé la tanche—une tanche superbe qui pesait trois livres.

— Allez me chercher Gazelle, et apportez-moi des balances. »

Pendant que Joseph exécutait cet ordre, j'allai à ma bibliothèque, j'ouvris mon Buffon à l'article Tortue, car je tenais à m'assurer si ce chélonien était ictyophage, et je lus ce qui suit :

« Cette tortue d'eau douce (*Testudo aquarum dulcium*, c'était bien cela) aime surtout les marais et les eaux dormantes; lorsqu'elle est dans une rivière ou dans un étang, alors elle attaque tous les poissons indistinctement, même les plus gros; elle les

mord sous le ventre, les y blesse fortement, et lorsqu'ils sont épuisés par la perte du sang, elle les dévore avec la plus grande avidité et ne laisse guère que les arêtes, la tête du poisson, et même sa vessie natatoire qui remonte quelquefois à la surface de l'eau....

Diable! diable! dis-je; le restaurateur a pour lui M. de Buffon: ce qu'il dit pourrait bien être vrai.

J'étais en train de méditer sur la probabilité de l'accident, lorsque Joseph entra tenant l'accusée d'une main et les balances de l'autre.

— Voyez-vous, me dit Joseph, ça mange beaucoup ces sortes d'animaux, pour entretenir leurs forces, et du poisson surtout parce que c'est très-nourissant; est-ce que vous croyez que sans cela ça pourrait porter une voiture?.... Voyez dans les ports de mer comme les matelots sont robustes; c'est parce qu'ils ne mangent que du poisson.

J'interrompis Joseph.

— Combien pesait la tanche?

— Trois livres. C'est neuf francs que le garçon réclame.

— Et Gazelle l'a mangée toute entière?

— Oh! elle n'a laissé que l'arête, la tête et la vessie. — C'était bien cela: M. de Buffon est un grand naturaliste*. Cependant, continuai-je à demi-voix, trois livres... cela me paraît fort.

Je mis Gazelle dans la balance, elle ne pesait que deux livres et demie avec sa carapace.

Il résultait de cette expérience, non point que Gazelle fût innocente du fait dont elle était accusée, mais qu'elle devait avoir commis le crime sur un cétacée d'un plus médiocre volume.

Il paraît que ce fut aussi l'avis du garçon, car il parut fort content de l'indemnité de cinq francs que je lui donnai.

L'aventure des limaçons et l'accident de la tanche me rendirent moins enthousiaste de ma nouvelle acquisition, et comme le hasard fit que je rencontrais le même jour un de mes amis, homme original et peintre de génie, qui faisait à cette époque une ménagerie de son atelier, je le prévins que j'augmenterais le lendemain sa collection d'un nouveau sujet, appartenant à l'estimable catégorie des Cheloniens, ce qui parut le réjouir beaucoup.

Gazelle coucha cette nuit dans ma chambre, où tout se passa fort tranquillement, vu l'absence des escargots.

Le lendemain, Joseph entra chez moi comme d'habitude, roula le tapis de pied de mon lit, ouvrit la fenêtre, et se mit à le secouer, pour en extraire la poussière; mais tout à coup il poussa un grand cri et se pencha hors de la fenêtre comme s'il eût voulu se précipiter.

— Qu'y a-t-il donc, Joseph? dis-je à moitié éveillé.

— Ah! monsieur, il y a que votre tortue était couchée sur le tapis, je ne l'ai pas vue...

— Et...

— Et ma foi! sans le faire exprès, je l'ai secouée par la fenêtre.

— Imbecile! Je sautai à bas de mon lit.

— Tiens, dit Joseph, dont la figure et la voix reprenaient une expression de sérénité tout-à-fait rassurante, tiens, elle mange un chou!

En effet, la bête qui avait rentré par instinct tout son corps dans sa cuirasse, était tombée par hasard sur un tas d'écaillés d'huîtres, dont la mobilité avait amorti le coup, et trouvant à sa portée un légume à sa convenance, elle avait sorti tout doucement la tête hors de sa carapace, et s'occupait de son déjeuner aussi tranquillement que si elle ne venait pas de tomber d'un troisième étage.

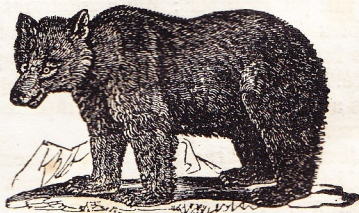
— Je vous le disais bien, monsieur, répétait Joseph dans la joie de son ami, je vous le disais bien que ces animaux rien ne leur faisait. — Eh bien! pendant qu'elle mange, voyez-vous, une voiture passerait dessus....

— N'importe, descendez vite, et allez me la chercher.

Joseph obéit. Pendant ce temps je m'habillai, occupation que j'eus terminée avant que Joseph ne reparût. Je descendis donc à sa rencontre, et le trouvai pérorant au milieu d'un cercle de curieux, auxquels il expliquait l'événement qui venait d'arriver.

Je lui pris Gazelle des mains, sautai dans un cabriolet qui me descendit faubourg St-Denis n. 109; je montai cinq étages, et j'entrai dans l'atelier de mon ami, qui était en train de peindre.

Il avait autour de lui un ours couché sur



le dos et jouant avec une bûche, un singe assis sur une chaise, et arrachant les uns

* Comme il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, c'est au continuateur de M. de Buffon, M. Dandin, qu'il faut renvoyer cet éloge.

après les autres les poils d'un pinceau, et dans un bocal une grenouille accroupie sur la troisième traverse d'une petite échelle à l'aide de laquelle elle pouvait monter jusque la surface de l'eau.

Mon ami s'appelait Decamps; l'ours, Tom; le singe, Jacques 1^{er} (1); la grenouille, Mlle Camargo; et moi,

A. DUMAS.

LA FIANCÉE D'IRLANDE.

Vous savez tous que l'Irlande est une île située à l'ouest de la Grande-Bretagne. Depuis les temps les plus reculés, cette île qu'habite un peuple belliqueux fut sans cesse ravagée par des guerres civiles ou étrangères, aussi est-elle hérissée de châteaux forts dont la construction date de diverses époques; les plus anciens sont des espèces de tours d'une forme singulière construites avec de la pierre et de la chaux. Ces antiques monumens de l'architecture irlandaise subsistent encore dans certaines parties du pays, malgré les injures du temps. Leur élévation varie depuis cinquante jusqu'à cent trente pieds de hauteur.

L'une de ces vieilles tours dominait jadis la demeure de la famille des Mac-Allam qui régnait en souveraine sur la plus formidable tribu de l'Irlande. Lorsque les Anglais vinrent s'y établir, la tribu des Mac-Allam fit tous ses efforts pour s'opposer à leurs conquêtes; pendant près d'un demi siècle il y eut une guerre acharnée entre les anciens possesseurs et les nouveaux conquérans. La lutte se termina par un combat décisif où les derniers descendans mâles de la famille des Mac-Allam tombèrent tous sur le champ de bataille. De cette ancienne et puissante famille il ne restait plus alors qu'une petite fille encore au berceau que la vieille Judith sa grand'-mère courut cacher dans la cabane de l'un de ses fidèles vassaux. Cette petite fille s'appelait Sarah.

Le chevalier anglais vainqueur des Mac-Allam, prit aussitôt possession de leurs domaines. Sir Forster, c'était son nom, voulut d'abord faire abattre cette tour qui semblait devoir éterniser le souvenir de ses ennemis, mais quoiqu'il offrit beaucoup d'argent aux travailleurs, il ne pût trouver un seul ouvrier qui osât porter la main sur ce vieux monument qu'on apercevait de dix lieues à la ronde, et près duquel les pauvres étaient accoutumés à venir chercher des secours qui ne leur furent jamais refusés. Il courait d'ailleurs

d'étranges bruits sur ce donjon depuis long-temps inhabité; chacun se disait tout bas qu'on n'en avait jamais vu la porte ouverte, excepté lorsqu'il s'agissait d'ensevelir un des membres de la famille de Mac-Allam dans le caveau qui lui servait de sépulture. Et le peuple de cette contrée naturellement superstitieuse, se figurait que si les vivans s'éloignaient du donjon, c'est qu'il était peuplé par les esprits de ses illustres morts. Quelques vieillards assuraient cependant y avoir vu de la lumière pendant la nuit, mais il y avait bien des années que ce prodige ne s'était renouvelé. Enfin ils se souvenaient aussi d'une prédiction d'après laquelle les Mac-Allam devaient rester possesseurs de leur domaine tant que le donjon resterait debout.

Instruit de cette prophétie, qui l'inquiétait beaucoup quoiqu'il affectât de s'en moquer, sir Forster se résolut à bâtir puisqu'il ne pouvait abattre; il fit murer la porte de la tour et l'enferma dans la vaste enceinte d'un mur de six pieds d'épaisseur et de vingt pieds de haut qu'il fit élever. Un fossé large et profond entourait cette muraille, dont la garnison toujours armée semblait dire aux habitans que le nouveau maître de ces lieux n'y voulait régner que par la terreur.

Plusieurs années s'écoulèrent depuis sans rien changer à la situation respective de sir Forster et de la vieille Judith, qui passait des journées entières les yeux fixés sur le donjon qui avait vu naître et mourir toute sa famille, elle se rappelait alors son ancienne puissance, et, les yeux pleins de larmes, elle serrait dans ses bras sa chère petite-fille, qui ne comprenait pas la douleur de sa grand'-mère. Sarah, confondue avec les enfans du hameau, vêtue comme eux, libre comme eux, ne savait pas ce que le sort de la guerre lui avait ravi, aussi rien ne manquait à son bonheur.

Cependant la vieille tour des Mac-Allam s'élevait encore droite et fière dans

(1) Ainsi nommé pour le distinguer de Jacques II, individu de la même espèce appartenant à M. Tony Johannot.



Journal
Des
Enfants



2

